Vaud. Le pasteur Bugnon accompagne tout ce monde et devient, comme il laut

Les séjours de David de Purry à Lisbonne

La génération nouvelle ne connaît que bien peu David de Purry, grâce auquel la ville de Neuchâtel prit un magnifique essor dès le dernier quart du XVIII^{me} siècle.

Quelques documents encore ignorés nous incitent à dire deux mots de lui, de sa famille et de son activité au Portugal.

Son père.

Jean-Pierre Purry, né en 1675, ayant fait de bonnes études, avait été receveur à Boudry, puis maire à Lignières. D'un esprit actif et mobile, il souhaitait de vastes horizons. Il avait été initié à la banque et au négoce. Au moment où les fameuses affaires du Mississipi secouent la France, Purry, convertissant l'essentiel de ses biens, court à Paris. Il spécule avec tant de succès qu'il a un jour en porte-feuille des effets pour plus de six cent mille francs. La chance tourne. La faillite du système Law ruine les obstinés jusqu'au dernier sou. La bourse de Jean-Pierre Purry est plate.

Rentré au pays, il utilise ce qu'il y a laissé à procurer en Hollande un débouché aux vins de Neuchâtel! Nos vins, qu'on ne savait pas encore traiter, tournent en voyageant. Il n'arrive que du vinaigre chez ces gourmands de Hollandais. Conclusion paradoxale: ces convois de nombreux « liquides » mettent Purry complètement à « sec ».

On parlait alors beaucoup du Cap de Bonne-Espérance et des avantages à tirer de son sol. Nos vins s'étaient mal comportés aux Pays-Bas. Purry, pour voir, irait planter nos ceps au sud de l'Afrique! Il prend ceps et greffes de nos plants des Parcs, des Saars, de Champreveyres, du Rochat, sur Saint-Blaise, des Calames et des Repaires. Au revoir!

Là-bas, nos pousses sortent de terre avec un enthousiasme indescriptible. Au bout de quelques années, c'est le plein succès. Mais la vie monotone de planteur au Cap convient-elle à un bomme d'aussi bouillante imagination?

Il se rend à Londres et part pour la Caroline au bénéfice d'une gratification du gouvernement anglais. Soudain mué en colonel d'infanterie et capitaine de haut bord, il fonde sur la rivière Savannah, grâce à l'aide de compatriotes, la petite ville d'émigrants de Purrysbourg, avec port, bastions et canons.

En 1732, la réclame attirant les émigrants était faite par une brochure éditée

à Neuchâtel. C'était description de la Caroline méridionale. Partent en plusieurs convois des charpentiers, des fermiers et des vignerons des pays de Neuchâtel et de Vaud. Le pasteur Bugnon accompagne tout ce monde et devient, comme il faut s'y attendre, berger spirituel de Purrysbourg.

Il fait si beau là-bas... On y fait de la botanique... Chacun veut déguerpir ! Berne se fâche et refuse de délivrer des passeports à ses ressortissants. En 1734, le roi d'Angleterre exprime sa naturelle satisfaction et ordonne de nouvelles concessions de terrain. Notre génération découvrirait-elle quelque moderne Caroline?

Jean-Pierre Purry, décédé en 1736, avait épousé Lucrèce Chaillet dont il eut deux fils, Charles et David, et une fille Marie. Charles fut assassiné à la tête de la colonie américaine fondée par son père.

Débuts de David Purry.

En réalité, la famille de Jean-Pierre Purry vécut à Neuchâtel assez à l'étroit pendant que son chef, animé du zèle le plus louable, goûtait par monts et vaux aux surprises que la roue de la fortune réserve aux voyageurs. Les proches formèrent une souscription privée pour subvenir tant à l'entretien de l'épouse et des enfants qu'à l'éducation de ceux-ci.

David, né à Neuchâtel le 19 janvier 1709, fut, dès son adolescence, destiné au commerce. On le voit marquer tout de suite pour les affaires et les voyages un goût semblable à celui de son père. Sa mère le place à Marseille chez un courtier en bois de Pernambouc, Isaac Tarteiron. Il se rend à pied jusqu'au bord de la Méditerranée en compagnie d'un ami, le vigneron Pierre Godet.

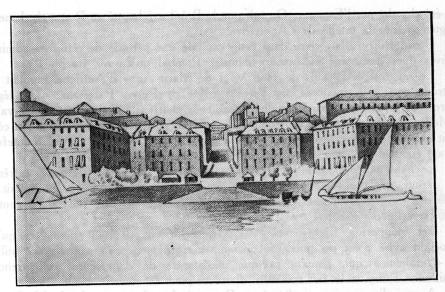
Sa simplicité de bon aloi, le fait qu'il savait que durant ses quatre années de Marseille, d'autres, à Neuchâtel, faisaient un sacrifice pour l'aider, les conditions de son premier contact avec la vie, très différentes de celles de son père, qui, lui, était riche à l'origine, firent de David Purry, dès le début, un homme non dépourvu de tempérament et d'audace, mais mieux préparé et doué d'un remarquable sens de l'équilibre.

Ses engagements expirés à Marseille, il occupe à Londres un emploi rémunéré que lui procure M. Tarteiron. Il vole de ses propres ailes et n'aura de tranquillité qu'ayant remboursé les prêts souscrits en sa faveur. En Angleterre, il acquiert chez M. Simon, son nouveau chef, un flair si sûr et si remarquable à juger d'un coup d'œil du prix du diamant que cela décide de son départ pour Lisbonne, centre d'importation. Il y est à 27 ans, en 1736, année du décès de son père, et s'est fait naturaliser Anglais.

Lisbonne au temps de Purry.

Au moment où Purry arrive à Lisbonne, c'est le plus pittoresque mouillage du monde. A côté des riantes couleurs des costumes portés par la douce Estrémadure qui l'environne, avec ses vignes, ses prairies semées de bananiers, de dattiers, de caroubiers, d'agavés ou de figuiers de Barbarie, présents aussi dans la capitale, l'on y rencontre des noirs en foule, débardeurs ou domestiques servant dans les maisons bourgeoises.

L'ancien port avec ses caravelles et sa petite forêt de mâts renvoyait doucement la pensée du spectateur vers ces Indes fabuleuses, les plus riches colonies



Quai de Sodré, à Lisbonne, ancien centre des affaires commerciales et maritimes.

(Dessin exécuté en 1840. A gauche, bâtiments de l'Etat et douanes; au centre, rue actuelle du Alecrim; à droite, maison de commerce de David de Purry, puis Palais Royal da Ribeira; au-dessus, l'église paroissiale contiguë au couvent habité par David de Purry après l'expulsion des Jésuites; en haut à droite, ancien monastère actuellement Académie des sciences et des lettres.)

de la terre. Des produits bruts, travaillés ou manufacturés dans la capitale, remontaient en éventail vers les marchés de l'Europe par des routes cahoteuses, tels les

rayons d'une roue.

Cette cité coquette sur l'estuaire de la mer de Paille, amphithéâtre d'évêchés, de vieilles tours, de castels, de coupoles, de palais, de villas aux façades de faïence, de comptoirs et de docks groupés dans une lumière féerique, était assise paisible dans un cadre de collines et de verdure. Elle était défendue par le fort de Bogio sur une île à l'embouchure du Tage, par celui de Saint-Julien sur la rive droite du fleuve et par la forteresse de Belem, construite trois siècles avant déjà sous Emmanuel le Grand.

La place centrale, carrée, « Praça do commercio », était pavée de pierres basaltiques. Elle était bordée au sud par le Tage et sur les autres côtés par de somptueux édifices, centre du négoce, autour duquel se groupaient des fabriques de toiles à voile, des corderies, des filatures, des verreries ou ateliers de tout genre. Aujourd'hui, il ne reste guère de l'époque antérieure au tremblement de terre de 1755 que le quartier d'Alfama. Des vases nauséabondes s'étendaient vers Belem, remplacées plus tard par une promenade, « l'Aterro de Boa Vista ». Le palais d'Ajuda dominait déjà le faubourg de Belem et la rade ouest.

Un aqueduc de dix-huit kilomètres, terminé en 1732 et qui avait coûté quatrevingts millions, prenant naissance aux sources de Bellas au village de Caneças, traversait vallons et collines tantôt supporté par de formidables arches, tantôt souterrain. Il aboutissait à un réservoir et ravitaillait en eau la ville forte alors de

170,000 habitants.

On a prétendu que sans Lisbonne, appelant d'elle-même l'existence d'un Etat indépendant, qui est un centre d'énergie, d'initiatives et de voyages, le Portugal

eût été absorbé par l'Espagne. On sait que le Brésil a échappé au Portugal, demeuré longtemps sous la tutelle de l'Angleterre.

David Purry allait vivre dans cette capitale une période de réformes adminis-

tratives dues davantage au fameux ministre Pombal qu'au roi Joseph Ier.

Le roi Joseph I^{er}, fils de Jean V et de Marie-Anne d'Autriche, montait sur le trône en 1750, quatorze ans après l'arrivée de Purry. Paresseux, mou, léger, coureur de jupons, passionné pour le théâtre et la chasse, il laisse à José de Carvalho e Mello, plus tard marquis de Pombal, le soin de gouverner. Pombal, de son côté, avait commencé par enlever dona Theresa de Noronha, une jolie veuve! Toutefois, l'ayant épousée et s'étant assagi, il allait reconstituer un pays...

Le Portugal, apparemment très riche, était dans un état de faiblesse extrême. Les jésuites de l'aristocratie dévoraient toutes les ressources. Le peuple allait se soulever contre le monopole commercial du gouvernement destiné pourtant à contre-

balancer celui des Anglais.

Cet inopportun fléchissement des affaires n'était pourtant point tel qu'un négociant avisé n'eût pu faire son chemin. C'est peut-être au contraire ce milieu de « farniente » qui, rendant presque inexistantes de dangereuses concurrences, aiguillonne Purry et le fait travailler d'arrache-pied.

A vrai dire, quoique intéressé au Portugal dans la succursale de M. Simon, de Londres, il préfère, peu après son installation à Lisbonne, fonder lui-même, sous la raison sociale Purry, Mellish & Devisme, une maison d'importation de diamants et de bois du Brésil, amassant ainsi rapidement un beau capital.

Il témoigne sa reconnaissance à M. Tarteiron, de Marseille, non seulement en le remboursant de ses avances, mais en l'enrichissant, s'en servant comme com-

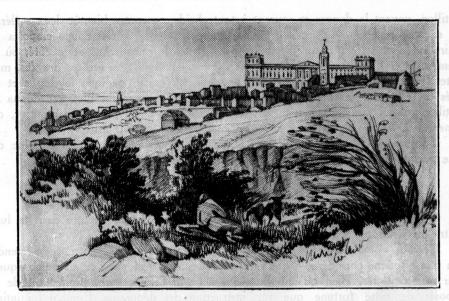
missionnaire en France.

Purry reste en relations épistolaires avec Neuchâtel, notamment avec sa mère. Il n'a de cesse de la savoir à l'abri des soucis, mais la perd en 1745 sans avoir pu la revoir. Ses lettres ont été conservées, soit qu'elles fussent adressées aux siens, à sa sœur Marie, à son frère Charles, à son oncle Chaillet ou à M. Quinche, maître-bourgeois. Dix ans après le décès de sa mère, il fait un séjour d'une huitaine à Neuchâtel, se rendant à Londres, où il devait se marier.

Ruine et reconstruction.

C'est à Londres que Purry apprend la nouvelle du tremblement de terre qui, à Lisbonne, en 1755, détruit les deux tiers des maisons, dont la sienne, cataclysme où périssent des milliers de personnes, qui le ruine et empêche l'union qu'il avait projetée.

Il écrit de Portsmouth, le 6 décembre, à sa sœur à Neuchâtel : « Je me flatte que vous saurez déjà que tous ceux de notre maison se sont sauvés, à l'exception d'un seul domestique ; mais ils n'ont pu emporter quoi que ce soit, de manière que tous nos livres, papiers, meubles et marchandises ont été brûlés, ainsi que les magasins publics ; un grand nombre de nos débiteurs sont totalement ruinés : j'en suis réduit à peu près au même état qu'il y a vingt ans, lors de mon premier départ pour Lisbonne, c'est-à-dire qu'il ne me reste guère plus que l'honneur. Cette situation est d'autant plus difficile qu'à la réception de ce triste événement j'étois à la veille de me voir comblé d'honneur et de richesses par une alliance dont je vous ai touché quelque chose dans ma dernière lettre de Londres. »



Palais d'Ajuda, à Lisbonne, vers 1830, résidence royale extra muros.

(D'après document communiqué par M. J. de Atalayao.)

Purry est de retour à Lisbonne en mars 1756.

En trois années, grâce à son honorabilité qui lui ouvre tous les crédits, il reconstruit sa fortune. Sa sœur, qui habite toujours à Neuchâtel leur propriété de Monruz, actuellement à la famille Châtelain, au bas du chemin des Mulets, reçoit une lettre de Lisbonne, datée du 23 janvier 1759, disant : « Quant à nos affaires, elles augmentent plus que je ne voudrais, et plus que nous n'avons besoin, puisque nous avons actuellement regagné au delà de ce que nous avions perdu. »

Attentat à la vie du roi.

Pombal accuse les jésuites d'avoir démoralisé le peuple après le tremblement de terre, de tout accaparer, de créer des discordes à la cour et dans les colonies. Il va les expulser, mais ils ont partie liée avec l'aristocratie. Un complot s'ourdit contre la vie du souverain qui, sans réserve, approuve son ministre. A la tête de la conspiration se trouvent le duc d'Aveiro et sa belle-sœur la marquise de Tavora.

Dans la lettre précitée envoyée à Monruz à sa sœur, Purry raconte la tentative d'assassinat du roi qui, rentrant en carrosse à son palais, essuie les coups de feu de Tavora et de deux individus postés sur son passage. Ce récit détaillé ne manque pas de pittoresque, car Purry, habitué de la cour, banquier du roi et familier de Pombal, se serait trouvé, dit-on, dans le carrosse royal au moment de l'attentat.

« C'est par une espèce de miracle que la vie du roi a été conservée ; les onze conjurés, tous à cheval et bien armés, s'étaient répandus par pelotons sur un chemin d'environ un quart de mille, afin que s'il échappait aux premiers, il tombât dans l'embuscade des autres. Le duc, qui s'était placé sur la première avenue, lâcha contre le postillon le coup d'une arme courte qui ne prit point feu, sur quoi le

postillon, voyant le danger et courant à toute bride, rencontra bientôt deux scélérats qui déchargèrent leurs mousquets sur la chaise du roi; un des coups emporta les chairs extérieures du bras droit, l'autre passa entre le même bras et le côté, où ils firent diverses blessures, étant chargés de plusieurs balles et de grosses dragées, mais toutefois sans offenser aucune partie essentielle du corps, quoique le dessus et les côtés de la chaise fussent mis en lambeaux. Le roi, se sentant blessé, ordonna au postillon de rebrousser chemin et de le conduire chez le chirurgien-major, qui demeurait à une petite distance, et ce fut ce qui sauva Sa Majesté. »

Toujours dans la même missive, il décrit l'ahurissante exécution en bloc des

onze personnages responsables de l'égratignure royale.

Purry et les jésuites.

Quoique protégé du marquis de Pombal, Purry demeure neutre dans la lutte contre les jésuites.

Ceux-ci — si forte est sa réputation d'honnêteté — lui offrent de prendre soin d'une somme considérable qui va être séquestrée au moment où ils s'embarquent pour être déportés. Bien qu'embarrassé, il accepte cette remise, promettant de ne disposer de cette fortune que sur instruction des déposants. Pombal lui intime l'ordre de verser ce dépôt à la trésorerie. Il répond qu'il s'agit d'une parole donnée, et qu'il ne peut accéder à cette demande sans se déshonorer. Il résiste aux menaces de Pombal!

Cette fortune ne fut finalement versée à la trésorerie que plus tard, sous certaines conditions et sur l'ordre même des jésuites.

Ce fait n'est-il pas de nature à mettre en lumière l'homme de cran et de loyauté qu'était David Purry?

Au milieu de ces remaniements, de ces réformes, de ces luttes, de toutes ces intrigues, il continue à gérer sa maison. Il augmente même sa fortune sans être gêné, ni en 1777 par les revirements politiques dont la mort du roi est la cause, ni par la disgrâce finale de Pombal.

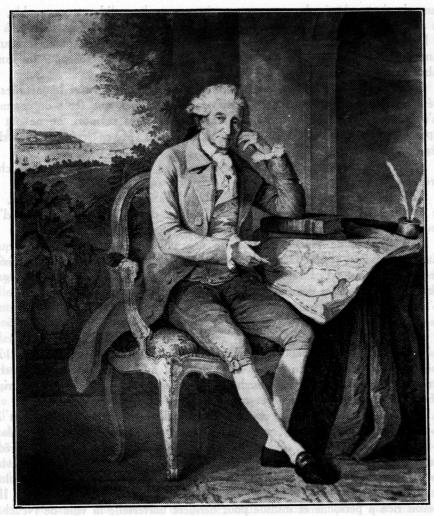
Il avait remarquablement conduit sa barque. Chargé de missions diplomatiques importantes demeurées secrètes en raison des papiers brûlés lors des revirements de la politique portugaise, il sort de toutes les intrigues et de tous les remous aimé et respecté.

De son vivant...

Le décès de sa sœur Marie, en 1764, le plonge dans un pénible isolement familial. Il se rapproche de l'unique rejeton de sa famille, Eléonore Purry, fille de son frère Charles. Celle-ci, cependant, au lieu de se conformer au projet matrimonial que son oncle envisage paternellement pour elle, en Europe, épouse sans tambour ni trompette M. John Bull en chair et en os.

A partir de ce mariage, Purry s'intéresse davantage à Neuchâtel et à l'organisation de sa bourgeoisie. Ses dons, toujours anonymes, à sa ville natale se multiplient encore. Au bord du Tage, il ne paraît avoir d'yeux que pour Neuchâtel. Il songe à son hôpital, à l'hôtel de ville, aux établissements d'éducation, aux promenades, aux fontaines, aux routes, aux pauvres. Il n'oublie point cependant les pauvres du Portugal et, en sept ans, leur verse quarante mille livres de France.

En additionnant ses dons à Neuchâtel, on trouve qu'il a versé aux pauvres,



David de Purry.
(1709-1786)

(Gravure d'Abraham Girardet, d'après le tableau conservé à l'hôtel de ville de Neuchâtel.)

depuis 1750, plus de cent mille livres de France. Pour l'espace compris entre les années 1778 et 1785, on arrive à la somme de 449 mille livres de dons divers. Ainsi que le constate le Manuel du Conseil de ville, en date du 31 mars 1783, c'est M. Brandt, secrétaire de Purry à Lisbonne, qui, du vivant de ce dernier, nous avait envoyé le beau portrait que possède encore de lui notre hôtel de ville. On sait que ce portrait a fait l'objet d'une gravure d'Abraham Girardet, que nous reproduisons. On trouve encore de Purry quelques portraits inconnus, l'un à l'institut de Belmont, l'autre chez M^{me} Philippe de Pury.

Dans une lettre privée, adressée à Neuchâtel en mars 1778, il dit être au courant des projets d'un collège pour l'éducation de la jeunesse : « Mais je pense que la chose, pour être bien effectuée, serait difficile et de longue haleine, et

qu'une simple académie de commerce serait encore plus solide et convenable, étant plus aisé de trouver de bons maîtres pour enseigner à bien écrire, à chiffrer, à tenir des livres de compte, une correspondance mercantile, la géographie, les langues vivantes, etc.; ce qui sera toujours d'une prompte et sûre ressource pour les familles nombreuses de nos bourgeois. »

C'est ainsi que Purry, en contact direct avec la vie active et les affaires, eût préféré à l'époque voir Neuchâtel s'offrir, en premier lieu, une école de commerce. Il n'a jamais exprimé officiellement cet avis dont, après sa mort, on ne put tenir compte en réorganisant les écoles grâce à ses fonds et en créant d'abord un collège latin.

Frédéric II, sensible aux bienfaits dont il ne cessait de gratifier Neuchâtel, le créa baron, en 1785.

Ame d'élite, il mourait à Lisbonne, le 31 mai 1786, âgé de 77 ans, à la suite d'hydropisie. Il fut enseveli dans le cimetière des Anglais. Un cortège d'amis et toute la population lisbonnine vinrent lui rendre les honneurs.

La commune de Neuchâtel possède une photographie de sa tombe qu'elle restaura en février 1869. Dernièrement, un familier du roi d'Angleterre disait à notre contemporain M. Paul de Pury combien est encore vivant au Portugal le souvenir du bienfaiteur des pauvres de Lisbonne.

Son testament.

Simple coïncidence peut-être? Il signait ses dernières volontés en 1777, l'année même de la mort du roi de Portugal qu'il avait bien connu. Nos archives communales possèdent, avec de nombreux dossiers et livres de comptes, l'original de son testament olographe relié et muni de deux fermoirs d'argent.

Purry commence par faire une quarantaine de legs; ses libéralités vont à sa belle-sœur Sarah Garvey-Purry, veuve de Charles, en Caroline, à sa nièce Eléonore Bull-Purry, au sieur Bull, à ses cousins Quinche et Chaillet, à Jean-Frédéric Osterwald, à son ami Georges de Montmollin, à ses associés Mellish et Devisme, à ses domestiques, valet de chambre, postillon, à tous ses commis et employés.

Il pense aux pauvres de la paroisse de Na Sa das Mercès qu'il habite. Il dit ne devoir rien à personne et institue pour héritière universelle la ville de Neuchâtel.

La première partie de sa fortune devra être employée aux œuvres « pies et de charité », telles que la réparation ou réédification des temples sacrés, l'entretien des orgues, l'augmentation des revenus affectés aux pasteurs, aux régents d'école, à la Chambre de charité et à l'hôpital. La seconde portion sera « totalement appliquée à l'accroissement et à l'embellissement des ouvrages publics ».

On sait l'élan que sa fortune, qui dépassait cinq millions, donna au développement de notre cité. Actuellement le fonds David de Purry est encore de 4,333,000 fr. et rapporte par année plus de 200,000 fr.

Le souvenir de Purry est perpétué aujourd'hui non point par un obélisque au haut des Terreaux comme il en avait été question, mais par la modeste statue de bronze qui lui fut élevée par souscription sur la place qui porte son nom. Due au sculpteur David d'Angers, elle fut érigée en 1855. Son buste, au péristyle de l'hôtel de ville, date de 1804.